

L'ALAMO en avant « post- »

Paul Braffort

Internet et littérature : nouveaux espaces d'écriture
Volume 36, numéro 2, 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/005254ar>
DOI : <https://doi.org/10.7202/005254ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (imprimé)
1492-1405 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Braffort, P. (2000). L'ALAMO en avant « post- ». *Études françaises*, 36 (2), 99–118.
<https://doi.org/10.7202/005254ar>

Résumé de l'article

C'est naturellement que la « Littérature combinatoire » s'est orientée vers l'informatisation. Prévüe par Raymond Queneau, François Le Lionnais et les membres de l'OuLiPo, programmée par Jean Baudot et Gérard Verroust, celle-ci a donné naissance à l'ALAMO. Il s'agit donc là d'un nouvel épisode des relations anciennes et complexes entre Science et Littérature, Technologie et Humanités et la leçon qu'on peut en tirer ne va pas dans le sens des approximations hâtives du postmodernisme, mais dans celui d'un enrichissement et d'un approfondissement de la créativité rationnelle.

L'ALAMO

en avant « post- »

PAUL BRAFFORT

Au plus fort des HAL

Cet essai se propose de présenter, sur le thème de la *création artistique assistée par les nouvelles technologies*, quelques problèmes d'interface dont certains sont assez anciens mais qui provoquent de récurrents accès de fièvre chez les critiques et les philosophes (hommes de lettres dont les domaines, aujourd'hui, tendent à ne plus en faire qu'un). Dans l'esprit qui est celui de cette revue, je développerai particulièrement les aspects *littéraires* de la question, mais je serai obligé, parfois, de sortir d'un cadre strictement francophone.

C'est pourtant dans ce cadre que l'on peut voir se dessiner les premiers schémas qui évoquent une mécanisation de la création littéraire. Dans ses recherches sur les *Grands Rhétoriciens*, Paul Zumthor montre que, parmi les jeux de langage que pratiquaient les poètes français de la seconde moitié du xv^e siècle, le foisonnement combinatoire était déjà à l'œuvre. Il cite, à ce propos, Jean Molinet, Jean Bouchet et surtout Jean Meschinot. Celui-ci — l'aîné du groupe — a publié dans son *opus magnum*, *Les lunettes des princes*, un poème intitulé *Litanies de la Vierge* ou *Oraison par huit ou seize*.

La base textuelle du système combinatoire de Meschinot est un ensemble de huit décasyllabes (chaque décasyllabe comporte un premier hémistiché de quatre syllabes et un second de six). Ces hémistichés constituent des propositions syntaxiquement indépendantes et sémantiquement analogues de telle sorte que toute permutation d'hémistichés de même longueur produit un texte acceptable. Si de plus le double

système de rimes internes et externes respecte la formule **a b a b b c b c** adopté par Meschinot, le résultat est une litanie « valide ». Le calcul du nombre total des litanies potentielles ainsi définies n'est pas évident : Pigouchet, lors d'une réédition des *Lunettes*, en 1495, donne 32 ; La Borderie, qui réédite le texte en 1895, propose 254. Paul Zumthor lui-même, en 1973, l'estime supérieur à 365. Le calcul exact a été effectué par Jacques Roubaud en 1975¹. On atteint le chiffre de 36 864 (et même 3 548 944 si l'on tient compte des permutations possibles de certains mots et non plus seulement des hémistiches). En voici un exemple obtenu à partir d'un programme informatique :

Dame Defens. Support bon en tout fait
 Esjouy Ris. Plaisir mélodieux
 Mame Defens. Confort seur et parfait
 Rubis chieris. Désir humble joyeux
 Infini pris. Souvenir gracieux
 D'onneur sentier. Mère de Dieu très nette
 Apuy rassis. Safir très précieux
 Cueur doux et chier. Très chière pucelette

En 1973, Claude Berge publiait *Pour une analyse potentielle de la littérature combinatoire*², où il évoquait, à la suite d'Yvon Belaval, ces « plagiaires par anticipation » que furent, après Meschinot, Jules César Scaliger et ses *Poetices proteos*, ainsi que de nombreux poètes baroques allemands dont les plus importants furent Georg Philipp Harsdörffer (1607-1658) et surtout Quirinus Kuhlmann (1651-1689) et son *41^{ème} baiser d'amour céleste*³, sorte de « méta-poème » capable de produire 13 = 6 227 020 800 poèmes distincts à partir d'un moule et d'un lexique structurés. On notera que dans sa fameuse *Dissertatio combinatoria*, rédigée en 1666, à l'âge de vingt ans, Leibniz se référait explicitement aux poèmes latins monosyllabiques où les permutations permettent d'engendrer des millions de textes. Signalons que plus tard le mathématicien russe Andreï Markov trouvera une fructueuse réciproque à la relation mathématique → littérature : il s'inspirera d'une analyse statistique de l'arrangement alphabétique de l'*Eugène Onéguine* de Pouchkine pour identifier la famille de processus stochastiques qui porte son nom.

1. Voir la note de Jacques Roubaud qui suit l'article de Paul Zumthor « Le grand "change" des rhétoriciens », *Change de forme. Biologies et prosodies*, Paris, « 10/18 », 1975, p. 222.

2. Claude Berge, *Pour une analyse potentielle de la littérature combinatoire (Créations, Re-créations, Récréations)*, Paris, Gallimard, 1973, p. 43.

3. Marc Petit, *Poètes baroques allemands*, Paris, Maspero, 1977, p. 122.

Dans toutes les œuvres qui viennent d'être évoquées, la manipulation des textes ou fragments de textes est purement formelle et n'est pas accompagnée de la construction de mécanismes réels (mais ici encore Leibniz peut être évoqué, avec son projet de calculatrice... et plus encore Raymond Lulle (Ramon Llull) avec ses projets de machines logiques fonctionnant par rotation de disques superposés : en fin de compte, tout système combinatoire suggère la mise en œuvre d'un mécanisme.

Un projet explicite de machine à composer des textes apparaît pour la première fois (mais comme une satire de la recherche académique) avec Swift et son *Voyage à Laputa*, troisième partie des *Voyages de Gulliver*. Dans le chapitre V de *Laputa*, Swift nous fait visiter l'Académie de Lagado, lorsque Gulliver rencontre les « savants abstraits » :

Le premier professeur que je vis était dans une grande pièce, entouré de quarante élèves. Après les premières salutations, comme il s'aperçut que je regardais attentivement une machine qui tenait presque toute la chambre, il me dit que je serais peut-être surpris d'apprendre qu'il nourrissait en ce moment un projet consistant à perfectionner les sciences spéculatives par des opérations mécaniques.

Vient ensuite la description réjouissante de la machine qui fonctionne en fait comme un générateur aléatoire animé par les étudiants et « filtré » par le professeur.

Le programme de Leibniz (dont la mort précède de peu la publication du *Voyage à Laputa*), sa recherche d'une « caractéristique universelle », était orienté — tout comme celui de Lulle — vers la mécanisation des processus déductifs, y compris ceux qui sont mis en œuvre dans le discours usuel, en particulier dans l'écriture littéraire. Et c'est bien dans cette direction que s'orientèrent des esprits comme celui d'Alfred Smee (1851), auteur d'un ouvrage intitulé : *Le Processus de la Pensée adapté à la fois aux mots et au langage avec une description des machines relationnelles et différentielles*, et surtout celui de W. Stanley Jevons et son projet, inspiré par Babbage, de *Réalisation mécanique de l'inférence logique*.

Après la Seconde Guerre mondiale, calculateurs et manipulateurs mécaniques cèdent le terrain, grâce aux progrès rapides des technologies, aux calculatrices électroniques que les Français baptiseront, un peu plus tard, « ordinateurs ». Malgré la lenteur et les difficultés de programmation des nouvelles machines (avec leurs cartes perforées et leurs tambours magnétiques), il était naturel de tenter quelques expériences de nature littéraire. Et c'est précisément à Montréal que la première eut lieu et fit l'objet d'une publication ! J'en reproduis ici la page 5 :

La machine à écrire

Mise en marche et programmée par Jean A. Baudot

LE PREMIER RECUEIL DE
VERS LIBRES RÉDIGÉS PAR
UN ORDINATEUR ÉLECTRONIQUE

suivi des commentaires de : Alfred DesRochers,
Jacques Godbout, Normand Hudon, Gatien Lapointe,
Jean-Marie Laurence, Félix Leclerc, Doris Lussier,
Raymond Queneau, Jean-Louis Roux et Jean-Paul Vinay.

LES ÉDITIONS DU JOUR

3411, rue Saint-Denis, Montréal — Tél. VI. 9-228

On notera que Jean Baudot fait explicitement référence au poème combinatoire de Queneau dont la parution coïncide avec la création de l'OuLiPo et qui inspirera les premières réalisations informatiques. Mais désormais, les recherches universitaires se multiplient avec Sheldon Klein en 1965, James Meehan en 1976, Masoud Yazdani en 1982, entre autres. On ne compte plus les mémoires de maîtrise, les thèses et les communications prononcées lors de colloques. Mais ces recherches s'orientent plutôt vers des utilisations industrielles de la manipulation des textes : systèmes d'interrogation de bases de données, outils pédagogiques, entre autres. Le tableau ci-contre présente une récapitulation de cette longue histoire (qui va s'accéléralant).

C'est à l'occasion d'un « atelier d'écriture » qui était organisé à Ville-neuve-lès-Avignon par l'OuLiPo que naquit, d'une conversation entre Paul Braffort et Jacques Roubaud, le projet d'un « Atelier de littérature assistée par les ordinateurs » (les mathématiques — avouons-le — furent introduites pour la beauté de l'acronyme!)⁴. Dès 1985, un colloque fut organisé à Cerisy qui manifestait l'intérêt grandissant pour ce type d'activités⁵. On remarquera, parmi les interventions, celle de Simone Balazard, *Le jardin des drames*, inspirée par les schémas combinatoires de Georges Polti (*Les XXXVI situations dramatiques*⁶) et Étienne Souriau

4. Le numéro 95 de la revue *Action poétique*, animée par Henry Deluy et Jean-Pierre Balpe, présentait les premiers projets et réalisations de l'équipe.

5. Jean-Pierre Balpe et Bernard Magné, *L'imagination informatique de la littérature*, Presses universitaires de Vincennes, 1991.

6. Georges Polti, *Les XXXVI situations dramatiques*, Paris, Mercure de France, 1934.

Raymond Lulle	(1235-1315)	<i>L'art général ultime</i>	1308
Jean Meschinot	(1415-1491)	<i>Lunettes des princes</i>	1460
Scaliger	(1484-1558)	<i>Poetices proteos</i>	
Gottfried Leibniz	(1646-1716)	<i>De Arte Combinatoria</i>	1666
Quirinus Kuhlmann	(1651-1689)	<i>Baisers d'amour célestes</i>	1671
Jonathan Swift	(1667-1745)	<i>Le voyage à Laputa</i>	1726
Andrei A. Markov	(1856-1922)	<i>Analyse d'Eugène Onéguine</i>	
Charles Babbage	(1792-1871)	<i>La machine analytique</i>	
W.-Stanley Jevons	(1835-1882)	<i>La machine logique</i>	1870
Raymond Queneau	(1903-1976)	<i>Cent mille milliards de poèmes</i>	1960
Jean Baudot		<i>La machine à écrire</i>	1964
Italo Calvino	(1923-1985)	<i>Cybernétique et fantasmes</i>	1967
Création de l'OuLiPo			1960
Présentation de textes produits par ordinateur au Centre Pompidou			1975
Création de l'ALAMO			1981
Colloque de Cerisy			1985
RIALT			1988
Création du groupe LAIRE			1989
Colloque de Jussieu			1993
RIALT 98			1998

(*Les deux cent mille situations dramatiques*⁷). Dans le même esprit, Léon Bopp, dans son *Esquisse d'un traité du roman*⁸, développait une analyse thématique des textes littéraires, analyse qui soulignait l'importance de ces « opérateurs stylistiques » que sont les figures de rhétorique. Le schéma proposé par Simone Balazard fut expérimenté grâce à un programme informatique intitulé *Scénario* qui fut l'un des premiers Littéraciels conçus par l'ALAMO.

Plus récemment, en avril 1994, Alain Vuillemin (de l'Université d'Artois) et Michel Lenoble (de l'Université de Montréal) animaient à Paris un second colloque où de nouvelles réalisations furent présentées et de nouvelles analyses proposées⁹. On note en particulier la prise en considération des possibilités offertes par l'apparition des structures d'hyper-textes. La suite autobiographique de Jacques Roubaud, *Le grand incendie de Londres*, en donne un exemple remarquable. En même temps,

7. Étienne Souriau, *Les deux cent mille situations dramatiques*, Paris, Flammarion, 1950.

8. Léon Bopp, *Esquisse d'un traité du roman*, Paris, Gallimard, 1935. On remarquera que l'ouvrage est dédié à Jean Paulhan.

9. Les communications ont été publiées (avec une préface de Jean Baudot) dans *Littérature et informatique. La littérature générée par ordinateur*, Artois Presses Université, 1995.

la remarque bien connue de Claude Lévi-Strauss, (*la preuve de l'analyse est dans la synthèse*) trouve ici plusieurs illustrations dans les communications de David Porush et Bernard Gicquel. La filiation française : OuLiPo/ALAMO trouve son équivalent italien avec la fondation de TEAnO, issu de l'Oplepo.

Au début des années 1980, l'exploitation de communications entre ordinateurs au moyen des possibilités du réseau téléphonique devint populaire dans les milieux universitaires américains, grâce à l'ouverture du réseau ARPA (puis du réseau BITNET offert par IBM). En France, le système TRANSPAC était mis en place par l'administration des télécommunications. S'inspirant de l'expérience conduite par l'équipe d'*Invisible Seattle* (Robert Wittig, Sidney Lévy, Michel Pierssens et d'autres), l'ALAMO profitait de la tenue à Toulouse, en 1988, de la manifestation bisannuelle FAUST (Forum des arts de l'univers scientifique et technique) pour lancer le projet RIALT (Réseau interactif d'activités littéraires télématiques). Ce réseau mettait en communication un certain nombre de sites situés en Europe et en Amérique (dont celui de l'UQAM) qui créaient et échangeaient des textes créés soit par ordinateur soit « à la main ».

Les choses s'accélérent — et les réalisations gagnèrent en qualité — avec l'apparition d'Internet et les facilités du Web. Aussi lorsque naquit — assez spontanément — l'idée de « journées françaises de l'Internet [*sic*] » (20-21 mars 1998), l'ALAMO fut invité par le ministère français de la Culture à apporter sa contribution, ce qui donna RIALT 98. Cette fois le réseau utilisait les possibilités de la couleur et du son, mettant à nouveau en communication des sites situés aux quatre points du globe (Japon, Brésil... et, à Montréal, Régine Robin-Maire !). D'ailleurs, plusieurs de ces sites sont eux-mêmes les nœuds d'autres réseaux. C'est ainsi que le site *Telepoetics*, de Chicago, est relié à Cambridge, à Hambourg, etc.¹⁰.

La réciproque

Six siècles et demi séparent le projet de Lulle du schéma combinatoire de Queneau, deux siècles et demi la machine imaginaire de Swift des présentations oulipiennes au centre Georges-Pompidou. Mais les rapports de la littérature et des techniques de mécanisation ont fonctionné dans les deux sens. À vrai dire, le titre du Colloque de Cerisy évoqué

10. On pourra se connecter sur le réseau RIALT par l'URL : <<http://indy.culture.fr/rialt>>.

ci-dessus : *L'imagination informatique de la littérature*, s'appliquerait parfaitement aux nombreuses œuvres de fiction dans lesquelles l'ordinateur est le héros — ou tout au moins un personnage important. J'évoquerai ici quelques exemples qui me semblent significatifs.

Les premiers exemples sont italiens et c'est bien naturel tant l'engagement de la culture italienne dans le combat pour l'unité de la culture est ancien. J'ai d'ailleurs eu l'occasion, dans un ouvrage récent¹¹, d'analyser ce que j'ai appelé les *Lumières italiennes* où l'héritage de Léonard — et de Pic de la Mirandole — demeure présent. C'est en 1905 que Mario Morasso déclare :

J'ai la conviction inébranlable que la machine sera le modelleur principal de la conscience future, l'éducateur le plus profond et le plus efficace de la société humaine...

Après la polémique entre Benedetto Croce et Luigi Pirandello sur les rapports entre l'Art et la Science, ce sont les créateurs qui entrent en scène grâce à des auteurs comme Carlo Emilio Gadda et Leonardo Sinisgalli qui possèdent une double formation (et une double vocation) scientifique et littéraire. Dans *Horror vacui*¹² d'ailleurs, Sinisgalli — qui fut un des élèves les plus doués d'Enrico Fermi, mais se tourna vers la poésie et la peinture, puis créa et la revue *Civiltà delle macchine* — proposait, dès 1943, une chaîne de *trente propositions* construites comme un jeu de substitutions lexicales dans un moule syntaxique donné (ici un banal traité de chimie), anticipant ainsi Raymond Queneau¹³ et l'auteur de ces lignes¹⁴. Un peu plus tôt, dans le même recueil, Sinisgalli, évoquant Mallarmé, observe :

Je me suis convaincu, à force de les regarder [les machines] qu'il est inutile de chercher dans leur structure des rythmes définis, comme une prosodie, une métrique. Les règles qui les déterminent sont des règles peu visibles comme sont les lois de la prose. Nous avons vu s'animer les machines à notre image, comme si elles étaient faites à notre ressemblance, et nous en avons conclu que cette animation n'avait que très peu à voir avec la hiérarchie des choses inanimées. Mais pensez un peu au fait que n'importe quel stimulus accidentel, dans une machine, peut provoquer des désastres :

11. Paul Braffort, *Science et Littérature : les deux cultures, dialogues et controverses pour l'an 2000*, Paris, Diderot éditeur, « Arts et sciences », 1998.

12. *Horror Vacui* de Sinisgalli a été traduit en français et présenté par Jean-Yves Masson chez Arfuyen en 1995.

13. Raymond Queneau, *Les fondements de la littérature d'après David Hilbert*, Paris, Seigers, « La bibliothèque oulipienne » (vol. 1, texte n° 3), 1990, p. 35.

14. Paul Braffort, *Le désir (les désirs) dans l'ordre des amours*, Paris, « La bibliothèque oulipienne » (vol. 1, texte n° 18), 1990, p. 349.

celles-ci ne jouissent pas de l'insensibilité de l'azur et des pierres, pas plus qu'elles n'ont la frénésie d'une chatte¹⁵.

Plus tard, dans *Archimède (i tuoi lumi, i tuoi lemmi !)*, il s'écrie : « *Che scherzo l'insensatezza programmata*¹⁶ ! », après avoir observé qu'une machine peut fabriquer des objets stupides¹⁷.

Lorsqu'il publie, en 1966, ses *Histoires naturelles*, Primo Levi — dont l'activité principale est encore celle d'un ingénieur chimiste — préfère utiliser un pseudonyme (Damiani Malabaile) pour ces nouvelles qui relèvent de la science-fiction plus que de la littérature traditionnelle. L'une d'entre elles, *Le versificateur*, est particulièrement intéressante. Il s'agit d'une pièce en un acte précédée d'un prologue qui met en scène *Le poète, La secrétaire, M. Simpson, Le Versificateur* et *Giovanni*. Le Versificateur est une machine électronique que M. Simpson réussit à vendre au poète... dont voici la dernière réplique :

LE POÈTE, au public : Je suis en possession du Versificateur depuis maintenant deux ans. Je ne peux pas dire que je l'ai déjà amorti, mais il m'est devenu indispensable. Il a fait montre d'aptitudes multiples : non seulement il me soulage d'une partie importante de mon travail, mais il tient aussi la comptabilité et règle les paiements, m'avise des échéances et fait même mon courrier : je lui ai appris en effet à composer en prose, et il s'en tire tout à fait bien. Le texte que vous venez d'écouter, par exemple, est son œuvre¹⁸.

Italo Calvino, qui fut un ami de Leonardo Sinisgalli comme de Primo Levi, s'est intéressé très tôt aux problèmes de l'automatisation en littérature. Pendant le mois de novembre 1967, à l'occasion d'une série de conférences organisées par l'Association culturelle italienne, il prononce une conférence intitulée « Cybernétique et fantasmes (notes sur la narration comme processus combinatoire)¹⁹ », conférence dont la sûreté de l'analyse demeure frappante. J'en reproduis ici un passage célèbre :

Quel serait le style d'un automate littéraire ? Je pense que sa vraie vocation serait le classicisme : le banc d'essai d'une machine poético-électronique sera la production d'œuvres traditionnelles, de poésies à formes métriques closes, de romans armés de toutes leurs règles.

15. Leonardo Sinisgalli, *op. cit.*, p. 25.

16. Leonardo Sinisgalli, *Archimède*, Paris, A. Tallone, 1968, p. 63.

17. *Ibid.*, p. 34.

18. Primo Levi, « Le versificateur », *Histoires naturelles* suivi de *Vice de forme*, trad. par André Maugé, Gallimard, « Arcades », p. 51.

19. Une traduction française, par Michel Orcel et François Wahl est parue dans le recueil *La machine littéraire* (Paris, Seuil, 1993 et 1994).

[...] La vraie machine littéraire sera celle qui sentira elle-même le besoin de produire du désordre, mais comme réaction à une précédente production d'ordre ; celle qui produira de l'avant-garde pour débloquer ses propres circuits, engorgés par une trop longue production de classicisme. Et, de fait, étant donné que les développements de la cybernétique portent sur les machines capables d'apprendre, de changer leurs propres programmes, d'étendre leur sensibilité et leurs besoins, rien ne nous interdit de prévoir une machine littéraire qui, à un moment donné, ressent l'insatisfaction de son traditionalisme et se mette à proposer de nouvelles façons d'entendre l'écriture, à bouleverser complètement ses propres codes²⁰.

Mais Calvino ne s'est pas contenté d'une activité de critique. Dans le numéro de *Playboy* de février-mars 1973, il publiait un court récit, « L'incendie de la maison abominable²¹ » dont le narrateur est un informaticien chargé de résoudre l'énigme posée à la Compagnie d'assurances par un incendie qui a fait quatre victimes. L'ordre des décès étant essentiel, l'aide de l'ordinateur est indispensable à la résolution du problème combinatoire qui est posé. Calvino se proposait d'écrire un roman en développant ce projet (auquel Jacques Roubaud et moi-même avons participé²²).

C'est dans la nouvelle de Bernard Andrès « Advienne que pourra » que l'ordinateur prend effectivement la parole (ou plutôt la « plume », en utilisant l'alphabet qui est alors le sien). Publié dans *L'aventure, la mésaventure*, un groupe de 10 nouvelles par 10 auteurs québécois²³, ce court récit met en scène le duel du narrateur (informaticien) et d'une machine. Du coup, le texte se répartit entre les interventions du narrateur (interventions dont le texte est précédé du signe □) et les productions de la machine dont voici quelques exemples :

...trDXTrd.....xDHy5dX%.....pN*9p8u....u6%Vu65r...098uM)098u...

...02-0743617 @ ISBN 2-267-00215-9 @ PQ 2643312^E47 @ p.69...

auxquels l'oulipien que je suis ne peut résister au plaisir d'ajouter la « boule de neige fondante » que voici :

20. Italo Calvino, « Cybernétique et fantasmes (notes sur la narration comme processus combinatoire) », dans *La machine littérature*, op. cit., p. 13.

21. Une traduction française, due à Jean-Paul Manganaro, a été publiée dans le recueil *La grande bonace des Antilles* (Paris, Seuil, 1995).

22. Voir mon article « L'ordre dans le crime : une expérience cybernétique avec Italo Calvino », *Europe*, n° 815, mars 1997, p. 128.

23. Bernard Andrès, « Advienne que pourra », *L'aventure, la mésaventure*, Montréal, Quinze éditeur, 1987. Bernard Andrès est professeur à l'UQAM.

&§%\$&%+ _@%*
 &§%\$&%+ _@%
 &§%\$&%+ _@
 &§%\$&%+ _
 &§%\$&%+
 &§%\$&%
 &§%\$
 *&§%\$
 *&§%
 *&§
 *&
 *

Cette nouvelle est particulièrement intéressante dans la mesure où elle évoque le thème — aujourd’hui vedette de l’actualité — du « bo-gue » informatique. On remarquera aussi l’utilisation des ressources d’une typographie et d’un alphabet caractéristique de l’informatique des années 1980 : \$, *, %, etc.

Mon dernier exemple sera emprunté à une publication beaucoup plus récente : il s’agit du roman de Richard Powers : *Galatea 2.2*²⁴. Ce livre remarquable à bien des points de vue est un parfait exemple de ce qu’un critique a appelé des « techno-thrillers²⁵ ». Le narrateur — qui a le même patronyme que l’auteur —, prenant ses fonctions d’« humaniste en résidence » dans un gigantesque et ultra-moderne « Centre pour l’étude des sciences avancées », est amené à collaborer avec un neurologue cognitiviste pour construire et programmer un réseau neuronal extrêmement sophistiqué à qui l’on va fournir le contenu d’une liste canonique des « grands livres ». Cette liste sera la base d’un processus d’apprentissage permettant à la machine de passer avec succès un examen très complet de connaissance de la littérature de langue anglaise. Il s’agit donc là d’une version élaborée du fameux « test de Turing », mais l’intérêt du roman réside dans la finesse des analyses psychologiques exprimant l’évolution du narrateur lui-même au fur et à mesure des progrès de la machine qui, à un certain moment, est capable de prendre des initiatives et de poser à son interlocuteur des questions sur elle-même (son nom, son sexe, sa race) que seul un être pensant devrait pouvoir poser : une forme douce, en somme, du mythe de Frankenstein.

24. Richard Powers, *Galatea 2.2*, New York, Farrar, Strauss, Giroux, 1995.

25. Piotr Siemion, « No more heroes : The Routinization of the Epic in Techno-Thrillers », dans Joseph Tabbi et Michael Wutz (dir.), *Reading Matters, Narratives in the New Media Technology*, Ithaca, Cornell University Press, 1997.

Préposés aux « post »

À la fin des années 1970, le Conseil des universités auprès du gouvernement du Québec avait commandé au philosophe français Jean-François Lyotard un *Rapport sur le savoir dans les sociétés les plus développées*. Ce rapport fut publié ensuite sous le titre particulièrement accrocheur de : *La condition postmoderne* (sans tiret). Lyotard utilisait là un terme qui avait été lancé par des critiques anglo-saxons et en premier lieu par Ihab Hassan dès 1971, dans une optique plus restrictive : l'architecture et la littérature étaient les domaines d'analyse retenus par Hassan. Avec Lyotard, le champ de la critique s'élargit comme en témoigne le titre du premier chapitre de son livre : « Le savoir dans les sociétés informatisées. » Dès la première page, on peut lire ceci :

Le savoir scientifique est une espèce du discours. Or on peut dire que depuis quarante ans les sciences et les techniques dites de pointe portent sur le langage : la phonologie et les théories linguistiques, les problèmes de la communication et la cybernétique, les algèbres modernes et l'informatique, les ordinateurs et leurs langages, les problèmes de traduction des langages et la recherche des compatibilités entre langages-machines, les problèmes de mise en mémoire et les banques de données, la télématique et la mise au point de terminaux « intelligents », la paradoxologie : voilà des témoignages évidents et la liste n'est pas exhaustive²⁶.

L'auteur délivre alors un message « futurologique » dans lequel l'informatisation, et en particulier l'informatisation de la communication linguistique, joue un rôle essentiel. Il s'interroge sur la transformation éventuelle des mécanismes de la maîtrise du pouvoir et de la transmission du savoir. Soucieux d'appuyer sa thèse principale : « on tient pour "postmoderne" l'incrédulité à l'égard des métarécits », il évoque la thèse wittgensteinienne des « jeux de langage » en la couplant, par un curieux glissement lexical, avec la « théorie des jeux » de Von Neumann et Morgenstern.

On sait que la thématique lyotardienne a rapidement envahi les milieux universitaires américains (en gagnant d'ailleurs les départements de littérature plus que ceux de philosophie) et que l'adjectif « postmoderne » a été accolé aux œuvres et aux activités les plus diverses. Le point de départ n'en demeure pas moins la problématique du traitement informatisé du langage naturel. Lyotard lui-même l'évoque à nouveau à l'occasion de l'organisation au centre Georges-Pompidou, à Paris, d'une grande manifestation intitulée *Les Immatériaux*, manifestation à

26. Jean-François Lyotard, *La condition postmoderne*, Paris, Minuit, 1979, p. 11.

laquelle l'ALAMO participait, et qui présentait de nombreuses réalisations artistiques et littéraires « assistées » par les nouvelles technologies. On peut lire dans la préface (intitulée « La raison des épreuves » et rédigée par Lyotard en collaboration avec Thierry Chaput) à l'un des deux dossiers publiés à cette occasion, le paragraphe bien significatif que voici :

C'est une propriété redoutable de l'électronique et de l'informatique qu'elles peuvent se faire ouvrir de loin les proches intimités. Nos retraites se peuplent de messages. Dans l'aller et retour des flux d'informations, les murs qui nous protégeaient sont devenus les plus pauvres des interfaces. Le secret de l'écriture, le va-et-vient du texte, en train de se faire, pré-textes, textes de soutien, brouillons, ratures, dérobades de la pensée devant le bien-connu, autant que anamnèse nécessaire pour dissiper le préjugé possible — si cela aussi était exposé à ce qu'on appelle par antiphrase la communication, nous demandions-nous, qu'advierait-il ? Peut-être est-ce là l'épreuve qui attend l'écriture à l'âge postmoderne²⁷.

Suit alors un lexique de cinquante mots pour lesquels vingt-six auteurs proposèrent leurs définitions. Celles-ci, saisies sur ordinateurs, circulaient sur le réseau constitué par ces ordinateurs et pouvaient être lues et commentées par les auteurs eux-mêmes. À l'entrée lexicale « Langage », on trouve la définition (?) suivante de Jacques Derrida :

(À réduire au minimum : l'économie même). Finalement inutile. Sa « finalité » n'est pas celle d'un outil, d'un moyen de communication. Suppose et détruit (simultanément ainsi définie) le rapport à soi, l'auto-affection. Espèce d'écriture ! langue, lèvres (en hébreu), appel. On ne peut en parler que dans une langue « naturelle » (ne s'oppose pas ici à « artificielle ») donc on ne peut en parler sans que de lui-même déjà il ait parlé ? *Die Sprache spricht*. Mais : *Die Sprache(sich) verspricht* (Paul de Man). Les maîtres et maîtresses sont ceux qui ont pouvoir de limiter le stock des mots ou d'inventer des idiomes : séduire ainsi les autres par le désir qu'on leur inspire ou l'obligation qui leur est faite de coucher dans certains mots (article précédent) [il s'agit du mot « interface »], d'y habiter, de s'y traduire. Condition : que le maître ou la maîtresse n'y soient déjà plus. Conclusion la maîtrise du langage n'existe pas. (EP, III)

Ce texte est exemplaire de l'attitude (et du style) déconstructionniste et postmoderne et de sa fascination pour les nouvelles technologies comme de ses tics stylistiques : emploi de mots allemands, etc., et c'est

27. Jean-François Lyotard et Thierry Chaput, « La raison des épreuves », dans *Épreuves d'écriture*, Paris, Éditions du centre Georges-Pompidou, 1985, p. 6. Les références à ce recueil se feront désormais dans le texte à l'aide du sigle EP, suivi directement du numéro de la page.

pourquoi je l'ai reproduit en totalité. Bien que les positions philosophico-esthétiques de Lyotard et Derrida soient loin d'être identiques (Lyotard ne parle jamais de « déconstruction » et Derrida jamais de « postmoderne »²⁸), elles imprègnent durablement certains cercles académiques américains (qui croient même pouvoir célébrer — et imiter — une « French Theory » comprenant, en plus de ces deux auteurs, des esprits aussi divers et même opposés que Lacan, Foucault, Serres, Kristeva, Cixous, etc.).

J'opposerai ici au texte de Derrida celui, publié dans le même recueil, de Jacques Roubaud, à l'entrée lexicale « Prothèse » :

Soit le « Dormeur du val », d'Arthur Rimbaud ; commençons par trouver le texte en y effaçant tous les mots qui ne sont pas des mots-outils ; ainsi : c'est un 1 de 2 où une 4/5 6 aux 7 des 8/d'9 injections aux places ainsi définies (il y en a 62) des mots de même nature syntaxique et métrique (les contraintes prosodiques et de rime sont respectées) pris dans *Les Fleurs du mal* de Charles Baudelaire. On obtient ainsi une prothèse poétique d'un auteur nouveau, Rimbaudelaire. (EP, 191)

Au lieu de brumeuses généralités on trouve ici un véritable *programme* de création littéraire, programme effectivement implémenté par l'ALAMO (dont Roubaud était le président) parmi ses logiciels de démonstration²⁹.

Après avoir joué un rôle décisif dans la promotion du concept de postmoderne, Jean-François Lyotard — qui rompra quelques lances à ce sujet avec Jürgen Habermas³⁰ — s'éloignera progressivement d'un concept galvaudé. Mais le virus se répandra durablement et dangereusement tandis que sa diffusion s'accompagnera d'un regain d'intérêt pour le problème des « deux cultures », sous la forme de publications, colloques etc., manifestations auxquelles il me semble naturel d'associer l'expression « Syndrome de Snow ».

Dans sa préface à *One Culture. Essays in Science and Literature*, George Levine observe en effet :

L'interaction entre la science et la littérature a été l'objet d'un intérêt croissant des critiques ; les langages de la science ont de plus en plus fait

28. Sauf précisément dans l'une de ses contributions à *Épreuves d'écriture* où à propos du mot « matériel », il écrit : « Supposant ainsi l'opposition matière/forme (*pysis/tekhne*, etc.), ne devrait-il pas céder à la "post-modernité" des "immatériaux" ? » (EP, p. 126).

29. Et disponible sur le site RIALT évoqué dans la note 10. Il faut pour cela choisir, après connexion sur le site, l'option *Sites de création* puis, parmi ces sites, l'option ALAMO. Le menu propose alors des exemples de création parmi lesquels *Rimbaudelaire*.

30. Voir Robert C. Holub, *Jürgen Habermas : Critic in the Public Sphere*, New York, Madison, Routledge 1991.

leur chemin dans la littérature et dans les discussions qu'elle suscite. Et les présomptions traditionnelles suivant lesquelles les littéraires n'ont que faire de la science, comme les scientifiques de la littérature ont été démenties au cours du vingtième siècle et plus particulièrement au cours de ces récentes années³¹.

Dans mon récent livre, *Science et Littérature*, j'avais évoqué les trois débats qui, de Perrault vs Boileau (le siècle de Louis XIV) à Snow vs Leavis (le début des années 1960) en passant par Thomas Huxley vs Matthew Arnold (la fin du XIX^e siècle) ont précisé le conflit des deux cultures. Il s'agissait, pour les « Anciens », de préserver la primauté d'une culture humaniste en face des progrès rapides d'une culture influencée par les sciences et les techniques. L'affaire fit quelque bruit et les arguments de Leavis, notamment, manquaient singulièrement de courtoisie (chose curieuse, on les retrouve à l'identique, ou presque, aujourd'hui, chez les adversaires d'Alan Sokal, dans le débat sur les « impostures intellectuelles »).

Ce que déploraient C. P. Snow, c'était l'existence, entre les domaines de la culture « humaniste » et ceux de la culture scientifique (et technique) d'un véritable « rideau de fer ». Lui-même était bien qualifié pour en parler en tant que scientifique (spécialiste de la spectrographie infrarouge) et littéraire (auteur de nombreux romans, dont la saga *Strangers and Brothers*). Mais les participants au débat étaient principalement des « humanistes » : critiques, sociologues, historiens (on notera cependant l'importante contribution du Prix Nobel de médecine, Peter Medawar³²). Or on constate qu'il se produit, à la fin des années 1970 — vingt ans après la conférence et le pamphlet de Snow — et jusqu'à aujourd'hui, un spectaculaire retournement. La nouvelle vague de discussions et de recherches prend forme dès 1978, lorsque paraît un article de G. S. Rousseau, intitulé « Literature and Science : The State of the Field³³. »

Désormais les publications se multiplient : livres individuels ou collectifs, colloques, mises au point bibliographiques³⁴, etc. Les références à la science abondent sous la forme, le plus souvent, d'un véritable déluge de métaphores. Dans l'univers des textes littéraires comme

31. George Levine, *One Culture, Essays in Science and Literature*, Madison, University of Wisconsin Press, 1987, p. vii.

32. Voir Peter Medawar, *The Hope of Progress : A Scientist Looks at Problems in Philosophy, Literature and Science*, Garden City (NY), Anchor Books, 1972.

33. G. S. Rousseau, « Literature and Science : The State of the Field », *Isis*, n° 69, 1978, p. 583.

34. En particulier *The Relations of Literature & Science, An Annotated Bibliography of Scholarship, 1880-1980*, Walter Schwatzberg, Ronald Waite et Jonathan Johnson (dir.), New York, The Modern Language Association of America, 1987.

dans celui des textes scientifiques, les outils rhétoriques, en particulier la métaphore, jouent en effet depuis longtemps un rôle privilégié, comme le souligne Joseph Slade dans son introduction à *Beyond the Two Cultures*. La troisième partie du recueil, intitulée « Literary responses to Science and Technology », contient une section II qui explore *The Metaphorical Allure of Modern Physics*. L'introduction, due à Lance Schachterle, croit pouvoir déclarer :

C'est un signe de l'insuffisance de la thèse de C. P. Snow sur « les deux cultures », que la fréquence avec laquelle les écrivains d'aujourd'hui se tournent vers la physique contemporaine dans leurs métaphores sous-jacentes³⁵.

Plutôt que d'une insuffisance de la thèse de Snow, je diagnostiquerais une sorte de nostalgie de l'unité ancienne, un sentiment de remords envers la culture et la tentation, pour rattraper le temps perdu, d'en faire peut-être un peu trop dans l'annexion d'une thématique scientifique et technique. *Langage, information, entropie*, puis *chaos* et *fractale* : ce sont là désormais des concepts que les critiques utilisent à tout bout de champ sans que leur rôle exact dans la conception du texte littéraire soit clairement défini. On peut craindre alors que la métaphore ne masque ici la légèreté des analyses. Ce danger apparaît dans de nombreuses publications récentes qui fonctionnent comme des collages plutôt que comme des alliages.

Je citerai Katherine Hayles avec *Chaos Bound*³⁶, dont les chapitres successifs évoquent le « démon de Maxwell », la flèche du temps, les « attracteurs étranges » et le « poststructuralisme ». Le chapitre de conclusion s'intitule « Chaos and Culture : Post-modernism(s) and the Denaturing of Experience ». L'auteur tente d'associer une problématique de la turbulence avec une culture « postmoderne » (J.-F. Lyotard et Jacques Derrida). L'ultime section du chapitre, intitulée « The Story of Chaos : Denaturing Narratives », évoque un « espace vectoriel de l'action » possédant un nombre élevé de dimensions et les problèmes de la *self-reference* sans que la pertinence de ces rapprochements soit établie : on rencontre ici la plupart des dérives qui seront moquées par Alan Sokal et Jean Bricmont³⁷.

35. Il s'agit de l'ouvrage de Robert Nadeau, *Readings from the New Book of Nature : Physics and Metaphysics in the Modern Novel*, Amherst, University of Massachusetts Press, 1981, et de celui de David Porush *The Soft Machine : Cybernetic Fiction*, New York, Methuen, 1985.

36. Katherine Hayles, *Chaos Bound*, Cornell University Press, 1990.

37. Jean Bricmont et Alan Sokal, *Impostures intellectuelles*, Paris, Odile Jacob, 1997.

À cette thématique empruntée à la physique, il était inévitable que se joigne une thématique du traitement de l'information. Jean-François Lyotard, on l'a vu, a été l'un des premiers à s'y intéresser. Mais de nouveaux adeptes se manifestent, le plus enthousiaste d'entre eux étant sans nul doute Gregory Ulmer. Dans *Applied Grammatology. Post(e)-Pedagogy from Jacques Derrida to Joseph Beuys*³⁸, puis dans *Teletheory, Grammatology in the Age of Video*³⁹, cet auteur nous offre un impressionnant mélange d'anticipation technologique et d'incantation déconstructionniste. Interrogé sur cette extension de ses théories, Derrida déclare, fort embarrassé :

En ce qui concerne Gregory Ulmer, son travail me semble très intéressant, très nécessaire ; il ouvre ou espace neuf que nous pouvons évaluer autrement [...].

Mais il faut discuter à propos de ces objets — télévision, télépédagogie, etc. — et de telles questions produiront un nouveau discours que bien des gens, y compris moi-même, ne comprendront pas⁴⁰.

On pourrait multiplier les exemples, mais je me contenterai ici d'évoquer les recherches de Joseph Tabbi. Dans son livre *Postmodern Sublime*, il présente une analyse approfondie de l'irruption de la nouvelle thématique, évoquant des auteurs de science-fiction tels que Pynchon, McElroy et DeLillo. L'introduction est intitulée : *Machine as Metaphor and More Than Metaphor*, et il déclare :

On pourrait difficilement trouver une meilleure occasion contemporaine pour évoquer le sublime que l'abondante production technologique elle-même. Ses réseaux entrecroisés d'ordinateurs, systèmes de transports et médias de communications, qui ont succédé à la « nature » toute-puissante du dix-neuvième siècle romantique, ont atteint un ordre de grandeur qui, tout à la fois, attire et repousse l'imagination⁴¹.

Pourquoi lire les modernes

Le titre de cette dernière partie est inspiré, bien sûr, de celui de Calvino, *Pourquoi lire les classiques*, et ce n'est pas par hasard. Joseph Tabbi, en effet, conclut son ouvrage par une citation de l'auteur des *Leçons américaines*.

38. Gregory Ulmer, *Applied Grammatology. Post(e)-Pedagogy from Jacques Derrida to Joseph Beuys*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 1985.

39. Gregory Ulmer, *Teletheory, Grammatology in the Age of Video*, New York, Routledge, 1989.

40. Dans une réponse à Peter Brunette, publiée dans Peter Brunette et David Wills (dir.), *Deconstruction and the Visual Arts*, Cambridge, Cambridge University Press, 1994.

41. Joseph Tabbi, *Postmodern Sublime*, Ithaca, Cornell University Press, 1995.

Calvino est couramment cité parmi les écrivains « postmodernes », cela en dépit de ses propres analyses, de ses références multiples aux classiques et aux modernes, de Galilée à Musil. D'ailleurs Tabbi, dès son introduction, évoque aussi un grand moderne américain : Henry Adams. Il observe :

Écrivant en 1905, l'année où Einstein publia ses premiers papiers sur ce qui allait devenir les domaines de la relativité et de la mécanique quantique, Adams ne pouvait qu'anticiper une période marquée, à tous les niveaux, par la discontinuité, alors que l'incertitude entrerait dans nos représentations de la matière et de la force les plus fondamentales⁴².

Lorsqu'on regarde les choses de près, on s'aperçoit que, dans les différentes « périodisations » que l'on peut offrir de l'histoire de la culture, une rupture essentielle est précisément celle de la *modernité*, période de toutes les audaces, de tous les espoirs (avec Adams et Einstein, il y aura Apollinaire, Russell, Pound, Kandinsky, Brouwer, Marinetti, Scriabine, Duchamp, etc.⁴³). Des études spécialisées se sont multipliées récemment sur cette question. Je mentionnerai plus particulièrement l'ouvrage collectif édité par Christian Berg, Frank Durieux et Geert Lernout : *Le tournant du siècle*. On y trouve le texte de Wladimir Kryszinski distinguant ce qu'il appelle les « avant-gardes d'ostentation » (futurisme, dadaïsme, etc.) des « avant-gardes de faire cognitif » qu'il fait débiter à la fin des années 1950. Pour les premières, il observe :

La vie de la littérature et de l'art ne peut pas être pensée en dehors d'une dynamique permanente, ininterrompue par le surgissement, l'affaiblissement et l'évanescence de langages transgressifs⁴⁴.

Citant des auteurs où il voit s'accomplir une « conjonction sémiotique des quatre structures [...] : la subjectivité, l'ironie, la fragmentation et l'auto-réflexivité », il conclut :

L'avant-garde est alors un discours qui réécrit constamment l'expérience esthétique. Par là même l'avant-garde maintient une relation active avec la modernité. Dans cette dialectique peut s'introduire le postmodernisme, mais comme une structure différentielle et non pas comme la fin de la modernité⁴⁵.

42. *Ibid.*, p. 2.

43. Voir William R. Everdell, *The First Moderns*, Chicago, University of Chicago Press, 1997.

44. Vladimir Kryszinski, « Les avant-gardes d'ostentation et les avant-gardes de faire cognitif : vers une description des langages transgressifs », *Le tournant du siècle. Modernisme et modernité dans la littérature et dans les arts*, Walter de Gruyter, 1995, p. 29.

45. *Ibid.*, p. 32.

La contribution de Frank Hellemans est intitulée « Toward Techno-Poetics and Beyond: The Emergence of Modernist/Avant-garde Poetics out of Science and Media-Technology ». Le titre de la première section est : « From Marconi's Wireless Telegraphy to Marinetti's 'Wireless Imagination' ». On se souviendra que c'est en 1909 que Marconi reçut le prix Nobel de Physique et qu'en 1900 Henri Adams avait écrit *The Dynamo and the Virgin* à la suite de sa visite de l'Exposition universelle de Paris (avril/novembre 1900).

Et lorsque Tabbi met en place un site Internet intitulé *Electronic Book Review* (<<http://altx.com>>), il nous permet souvent de revenir aux sources *modernes* du dialogue littérature-technologie. C'est ainsi qu'Eduardo Kac, inventeur du concept d'« *holopoetry* », place en exergue à l'un de ses articles ces deux vers d'Apollinaire (tirés du premier texte des *Calligrammes*, un poème intitulé — merveilleuse coïncidence — « Fenêtres ») :

Il y a un poème à faire sur l'oiseau qui n'a qu'une aile
Nous l'enverrons en message téléphonique.

Dans la même « revue électronique », on peut lire aussi un essai de Linda Darlymple Henderson : « Marcel Duchamp's The King and Queen Surrounded by Swift Nude (1912) and the Invisible World of Electrons⁴⁶ ». Elle y évoque, elle aussi, à côté de Duchamp, les figures d'Adams, Apollinaire, Cendrars, Crookes, Jarry, Marinetti, Poincaré, Pound, Roussel, Rutherford, etc. Le tournant du siècle, c'est donc, dans tous les domaines, un changement de « paradigme » où, sans qu'on en soit parfaitement conscient, le modèle mécaniste dominant fait place à un modèle « électroniste ». C'est ce qui m'amène à penser que le courant postmoderne n'est peut-être au fond que la manifestation d'une nostalgie, le regret d'une unité introuvable, d'une grande œuvre inaccomplie comme d'espoirs immenses que les massacres de la première guerre mondiale, puis les dérives des mouvements révolutionnaires ont anéantis. Il est frappant d'observer l'instabilité politique de certains postmodernes qui se situent souvent à l'ultra-gauche, mais viennent parfois de l'extrême-droite (Blanchot, De Man). Lyotard et Derrida défendent souvent des positions anti-capitalistes, féministes et autres revendications « politiquement correctes ». Mais chez beaucoup d'entre

46. Voir <[http://altx.com/ebr/w\(ebr\)/essays/henderson.htm](http://altx.com/ebr/w(ebr)/essays/henderson.htm)>. Elle a développé depuis son analyse dans son grand ouvrage *Duchamp in Context*, Princeton, Princeton University Press, 1998.

eux, c'est en fait la leçon des modernes que l'on s'efforce de répéter (Duchamp pour Lyotard, Mallarmé pour Derrida)⁴⁷.

Plus inquiétant encore que l'énervement politique est le trouble épistémologique qui se manifeste chez les auteurs de cette mouvance à propos des avancées de la science, en particulier dans le domaine de la physique et de la mathématique. C'était précisément l'objet du canular d'Alan Sokal que de dénoncer les dangers d'une confusion des genres fondée sur un usage frauduleux de la métaphore. Bien entendu, les techniques, y compris la technique informatique, ont été mises à contribution dans le débat : après les « dérives » provoquées par une interprétation superficielle du deuxième principe de la thermodynamique, de la relativité restreinte et de la mécanique quantique (notamment le fameux « principe » d'Heisenberg)⁴⁸, ce sont la mathématique et la logique qui ont été mises à contribution : le théorème de Gödel, notamment a nourri de nombreuses spéculations sur les limitations de notre rationalité⁴⁹.

Le thème de l'intelligence artificielle a donné naissance en particulier à de nombreux affrontements, avec la contribution involontaire d'un nouveau venu : Alan Turing accompagné de son fameux « test ». La polémique qui s'est développée à ce sujet nous intéresse particulièrement car les programmes les plus sophistiqués de création littéraire assistée par ordinateur mettent nécessairement en jeu des modules d'inférence et de corrélation thématique qui permettent de filtrer les productions des modules combinatoires.

Aussi doit-on saluer la parution récente du livre de John Casti : *Un savant dîner*⁵⁰ où l'auteur fait dialoguer Turing, Wittgenstein, Haldane et Schrödinger au cours d'un repas organisé et présidé... par C. P. Snow. Les convives y échangent les meilleurs arguments possibles *pro* et *contra* la possibilité d'une intelligence des machines, d'une société de machines, etc. Le débat est très vivant, parfois véhément, toujours honnête : ici c'est la littérature qui apporte de la raison au débat philosophique !

Il faut donc apprécier comme il le mérite le travail linguistique et

47. Josiane Joncquel-Patris parle, à propos des mouvements culturels des années 1950, d'un *rebond* de la grande rupture du début du siècle (communication personnelle).

48. La production romanesque de langue française en a subi la contagion, non sans un considérable battage médiatique. Voir Michel Rio, *Le principe d'incertitude*, Paris, Seuil, 1993 et Michel Houellebecq, *Les particules élémentaires*, Paris, Flammarion, 1998.

49. Tous ces thèmes sont déjà présents chez Lyotard.

50. En anglais *The Cambridge Quintet*. Traduction française par Alain Bouquet, Paris, Flammarion, 1998.

informatique d'Andrew Bulhak⁵¹, travail qui, d'une certaine façon, anticipe celui de Sokal tout en se situant sur le terrain même qu'affectonne un Gregory Ulmer. Voici le résumé de cette communication :

Les réseaux de transition récursifs constituent une abstraction liée aux grammaires libres de contexte et aux automates finis. Il est possible, d'engendrer des textes aléatoires, dépourvus de sens mais d'allure réaliste dans le cadre d'un genre donné en utilisant des réseaux de transition récursifs, avec, souvent, des résultats plutôt amusants. Un genre pour lequel cela a été accompli est celui des textes universitaires sur le postmodernisme.

Le rapport donne d'utiles détails sur les *recursive transition networks* (un concept essentiel pour la construction d'automates linguistiques). Le moteur d'inférence, initialement baptisé « *pb* » a reçu ensuite le nom de « *dada engine*⁵² ». Ces deux appellations ne peuvent évidemment que me convenir ! Voici un échantillon de texte « postmoderne » ainsi produit :

If one examines postdialectic discourse, one is faced with a choice : either accept the neosemanticist paradigm of context or conclude that the collective is capable of deconstruction, but only if Sartre's model of the cultural paradigm of reality is invalid ; otherwise, Lacan's model of subcultural Marxism is one of « subcultural prepatriarchal theory », and therefore part of the failure of reality.

The subject is interpolated into a subcultural Marxism that includes truth as a totality. Therefore, several theories concerning the cultural paradigm of reality exist.

Il s'agit donc — présenté avec tout le sérieux académique voulu — d'un « littéraciel » (c'est le néologisme que propose l'ALAMO pour désigner les programmes informatiques de création littéraire assisté). Mais au lieu de récits du type « conte à votre façon », ou de fragments de pièces de théâtre, il s'agit de pseudo-essais philosophiques « à la mode » ! Il aurait été intéressant de soumettre un texte ainsi produit à une revue branchée !

51. Andrew Bulhak, *On the Simulation of Postmodernism and Mental Debility Using Recursive Transition Networks*, Technical Report N° 96/264, Department of Computer Science, Monash University (Australia), 1996.

52. Ce moteur d'inférence est accessible à l'adresse : <<http://www.zikzak.net/~acb/dada/>>.